



Bulletin d'information n° 31 - mars 2012

Sommaire n° 31

Brisons le silence !.....	Page 1
Pour l'Alsacienne.....	Page 2
26 novembre.....	Page 3
Entre scénario absurde et cauchemar.....	Page 4
Les éclaireurs.....	Page 5
Mon pays n'est pas sûr.....	Page 8

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Brisons le silence !

Le dernier Voix de Traverses remonte à septembre 2011. Un si long silence ne résulte pas de quelque accès de faiblesse. Il est la matérialisation de ce que nous vivons au quotidien à CASAS depuis près d'un an : demain nous en saurons plus ! Et d'attendre ainsi, jour après jour, l'information qui nous permettrait de vous dire : « Nous y sommes, voilà la situation nouvelle ». Rien de tel, mais il vient un moment où il faut

dire les choses. Dans mon dernier édito, je disais que le pire n'était pas forcément sûr. Le pire est-il arrivé ? Jugez-en !

Depuis deux ans, tout le monde connaît la procédure applicable à compter du 1er janvier 2012 : publication d'un cahier des charges, appel à projet ou marché public, choix du ou des prestataires, annonce du financement. Depuis septembre 2011, tous les jours nous avons attendu le cahier des charges et l'appel à projet ; tout d'un coup on nous a dit qu'il n'y aurait pas d'appel à marché parce que le délai serait trop court pour mettre en place une procédure de marché public ! Puis on apprit qu'il n'y aurait pas non plus d'appel à projet parce que c'était trop tard ! Et le 22 décembre, dans la hotte du Père Noël, apparaît ce fameux cahier des charges, au demeurant bien flou sur certains aspects. La montagne avait accouché d'une souris bien tristounette ! Rien sur le financement, un accompagnement restreint aux démarches OFPRA, plus de prise en charge de l'Etat pour l'aide au recours, et aucune précision sur la possibilité ou non de subdélégation à partir de la plateforme, passage obligé du dispositif !. A l'heure où je vous écris, nous n'avons toujours pas de certitude, mais il semblerait

qu'à titre exceptionnel, cette subdélégation puisse nous être accordée: nous serions autorisés à traiter la moitié des demandes d'accompagnement au dossier OFPRA pour un montant équivalent... au quart de la subvention perçue de l'Etat par CASAS en 2011!...

Malgré la faiblesse de la somme allouée au regard du travail à réaliser, CASAS, qui veut continuer d'être au côté des demandeurs d'asile pour les soutenir dans leurs démarches, ne peut se priver du moindre euro et donc nous acceptons de traiter 400 dossiers pour 45.000 euros. Comment poursuivre sans amputer gravement les moyens dont dispose CASAS ? Permettez-moi tout d'abord de souligner le fantastique effort de solidarité qu'a provoqué notre dernière campagne de dons. Les articles de presse, la projection, de nombreuses fois renouvelée, du film de Daniel Coche et Simone Fluhr ont sans nul doute agi en faveur de cette solidarité. Soyez-en tous chaleureusement remerciés !

Ensuite nous avons rencontré les responsables de la Municipalité qui sont soucieux de la pérennité d'un outil aussi précieux que CASAS. Des aides supplémentaires nous sont promises. Nous nous sommes également rapprochés des services financiers de l'UEPAL (Mission Intérieure et Entraide et Solidarité Protestante) qui pourraient également nous offrir un soutien financier. Nous relancerons une campagne de dons au cours de l'année en cherchant à étendre le nombre de donateurs. Bref nous n'abandonnons pas et espérons pouvoir trouver les moyens de maintenir le plus

possible un dispositif qui a fait la preuve de son efficacité. Le fantastique réseau d'accompagnateurs, d'interprètes et d'enseignants bénévoles est le gage non seulement d'un service de grande qualité, mais aussi d'interventions à moindre coût. Cela rend d'autant plus surprenantes les frilosités de l'OFII à notre rencontre, à moins qu'il ne faille chercher dans cette qualité de service les raisons de cette méfiance?... Mais qu'allez-vous penser, mon bon Monsieur ?

Jacques SCHEER, Président

Pour l'Alsacienne

Pour l'ami Brassens en cette année 2011
Pour l'Alsacienne de Dambach

Elle est à toi cette chanson
Toi l'Alsacienne qui sans façon
Qui m'a suivie, qui m'a souri
Quand le chemin m'avait meurtrie.

C'était notre sortie à Dambach. Nous allons monter jusqu'au château dans les vignes de l'automne. Svetlana n'avait que ses chaussures de ville. Nous devinions qu'elle ne monterait pas le sentier pierreux et pentu.

Intrépide, Marcel s'est risqué à sonner à la porte d'une maison. La jolie propriétaire ne voyait pas comment chausser mieux la peinture de notre réfugiée russe. Nous

cherchons dans la rue une autre bonne âme à solliciter.

Le chemin commençait à grimper, quand une voiture a stoppé dans notre file : c'était notre hôtesse, sortant par la vitre une paire de baskets blanches, élégantes, souples, le confort pour tout pied et bien sûr pour celui de notre réfugiée, la pantoufle de vair de Cendrillon offerte à Svetlana.

Elle n'était pas à la maison, la vigneronne de Dambach, quand nous avons déposé, après notre randonnée, son prêt à sa porte.

Ce n'était rien qu'un peu de miel
Mais il (nous) avait chauffé le corps
Et dans (notr') âme il brûle encore
A la manière d'un grand soleil.

George Brassens
et Micheline

26 novembre

La petite pièce mal éclairée est pleine. Ils sont tous là. Des notes éparses éclatent comme des bulles.

La fumée emplit la salle, des voix fortes, étrangères. Les cendriers se remplissent, les cuivres brillent.

Chemises blanches, pantalons noirs, cheveux gominés, chaussures pointus.

Dans le brouhaha et les mouvements désor-

ganisés, ils rient, se racontent des histoires incompréhensibles en parlant forts.

C'est l'heure ! Ils descendent l'escalier métallique les uns derrière les autres. Leurs talons claquent. Les instruments scintillent dans la pénombre. La tension monte.

Le noir sur la scène.

La trompette éclate, un son puissant, poutu. La grosse caisse suit. Le rythme augmente. Le cœur le suit. La lumière se fait. Ils sont splendides.

Ils sont fiers, vivants, heureux et tendus. La musique fait vibrer l'air. Il fait chaud. Ils transpirent. Leur corps suit le rythme.

Parmi la masse blanche, une tâche rouge. Il a 15 ans environ. Il est le fils, la fierté du groupe. Il est au milieu, il sourit. Les regards sont tournés vers lui. Ils donnent les indications à tout le groupe. Son père l'observe, attentif, exigeant, immensément fier de le savoir là.

Dans la foule qui se presse et s'agite à leurs pieds, une dame attire le regard, elle est très bien habillée, elle dénote dans la foule bariolée. Elle porte un manteau de fourrure et tient devant son visage un appareil photo. Son visage est barré par un sourire qui laisse voir ses dents. Ses yeux brillent. Autour d'elle de jeunes gens dansent, sifflent, crient, ils l'entourent. La mère. Il émane d'elle amour et fierté. Sur scène, en chemise rouge, son fils.

La salle prend le rythme. Les mains claquent et les pieds inventent des pas im-

probables. Les sourires sont francs. Tous âges, toutes tendances, tous styles, toutes croyances se rencontrent sur cette musique. Ils font bloc pour mieux nous réunir.

Au fond de moi je pense à Claude Guéant et je souris. Il n'y arrivera jamais. Il peut imaginer les lois qu'il veut tant que la rencontre est possible il existe une force et un courage qui ne peuvent faiblir. Qui ne doivent pas faiblir.

Le clan est là. Les instruments entre les mains, ils transpirent à grosses gouttes. La salle applaudit à s'en faire mal aux mains. Les gens hurlent. Sur scènes les hommes sourient. On les croirait ivres.

Après tout ce chemin parcouru, ils sont là, vivants, fiers, debout, souriants, fatigués.

Merci pour votre courage et pour votre musique qui rend possible, d'une autre façon, la rencontre.

Marie Niess

Entre scénario absurde et cauchemar

« La chaîne du tapis roulant dans le style de Charlie Chaplin »

Les réfugiés montent sur le tapis roulant, des deux côtés, des personnes tiennent des pancartes indiquant « CODA » « CASAS », « CARITAS »,

« Secours Protestant », et donnent des choses aux réfugiés.

Un réfugié sollicite le père Noël, un trou apparaît et il met son histoire dedans. Le trou disparaît et les autres ne peuvent pas mettre leurs histoires. Quelqu'un demande à nouveau le père Noël, à cet instant un enfant arrache un poil de la barbe du père Noël et le trou apparaît à nouveau. Les gens se précipitent vers le trou avec leurs histoires mais le trou se referme trop vite. Tout le monde se met à arracher les poils de la barbe du père Noël mais ce dernier se fâche et il part.

Un homme de grande taille fait des efforts pour mettre son histoire aussi mais en vain. Il se lève et commence à crier mais on le tape avec une matraque et il reste figé, bouche bée sans dire un mot.

Le long du tapis roulant, il y a aussi des pancartes « Cour » « Atribus ».

On met sur le tapis roulant de longues tables et chaque réfugié reçoit la même quantité de nourriture. Un homme de grande taille engloutit vite sa portion et veut se resservir mais il reçoit très peu, une cuillère qu'il mange vite. Ensuite, il dévore des yeux l'assiette de son voisin, un homme petit et maigre qui pinaille avec sa cuillère. Le grand avale sa salive. C'est déjà le soir et les réfugiés commencent à bailler. Certains se couchent sur le tapis roulant et le CASAS couvre ces gens de couvertures. Quelqu'un essaie de joindre le 115 mais la réponse est « appelez

plus tard ». C'est déjà minuit. Un réfugié a réussi à rejoindre le 115, tout content, il court en avant sur le tapis roulant. Il reçoit une couverture et malgré le voisin qui ronfle, il s'endort béatement.

Il est 4 heures du matin et les travailleurs sociaux de l'Espace Bayard commencent à réveiller tout le monde mais ce monsieur ne veut pas se lever. Il tient fort sa couverture. Ils essayent de le réveiller avec de la musique en vain. Le Père Noël lui tend un cadeau. En fin de compte, il choisit le cadeau et rend la couverture.

En travers du tapis roulant réfugié, il y a un autre tapis roulant « Dublin » sur lequel se trouvent des silhouettes. La police jette sur ce tapis des réfugiés. Les personnes concernées deviennent des silhouettes.

Sous la pancarte « Préfecture » les gens se courbent et se taisent. Les agents de la Préfecture regardent par la fenêtre et montrent du doigt certains réfugiés qui sont jetés hors du tapis roulant. Il ne reste presque personne sur le tapis. Ceux qui restent ont l'air pitoyable, ils sont abattus, assommés. Les Pères Noël leur tendent alors des cadeaux sortis de cartons froissés mais personne n'en a plus besoin. ▀

Sergueï Kouzminikh

Les « Éclaireurs »

Il faut peut-être avoir côtoyé des demandeurs d'asile et entendu le récit insoutenable de ce qu'ils ont vécu pour mesurer l'inhumanité du traitement qu'on leur réserve aujourd'hui en France.



On ne verra pas son visage. Il y a sa silhouette de dos et Simone Fluhr qui lui fait face avec la traductrice russophone du CASAS (Collectif d'accueil des solliciteurs d'asile de Strasbourg). Ensemble elles relisent le « récit de vie » qui doit servir à convaincre l'Ofpra (Office français de protection des réfugiés et apatrides) d'accorder à cette femme le droit d'asile, la protection de l'État français.

« Nous avons une vie paisible », explique cette ressortissante du Kazakhstan. Jusqu'au jour où les démons du nationalisme sont venus à bout de la coexistence pacifique des ethnies. « Je n'oublierai jamais cette date, mon fils venait de fêter ses 14 ans. Quelqu'un a sonné à la porte... C'était

cing hommes. L'un m'a donné un coup de poing au visage, je suis tombée, mon fils hurlait... » Suit alors la description de la mise en oeuvre méthodique de la terreur, coups, menaces, intimidations, enlèvement du mari... Les semaines d'angoisse sans nouvelles de lui et l'impossibilité d'aller à sa recherche. Et puis un jour, des hommes qui reviennent. Simone Fluhr propose de faire une pause. « Vous voulez boire un verre d'eau ? » On comprend bien que la femme est à bout de force, submergée par la douleur. Mais elle veut continuer, en finir. On entre dans l'insoutenable.

J'ai trouvé une enveloppe, avec le doigt de mon enfant.

«J'ai eu trop peur, je n'ai pas ouvert la porte; Quand il n'y avait plus de bruit, j'ai ouvert et j'ai trouvé par terre une enveloppe... avec le doigt de mon enfant... » D'autres récits suivront. Celui qui relate l'enfer vécu par cette jeune fille rwandaise de 20 ans dont le visage porte une tristesse insondable. Elle a été témoin du massacre de son père qu'elle a vu gisant dans son sang, elle a accompagné sa mère jusqu'à la mort, recueilli un petit frère nouveau-né... Avant d'être ramassée par un camion du HCR (haut commissariat des Nations unies pour les réfugiés) qui récupérait les orphelins. Peut-il y avoir une vie après cela ? «Je me demande tous les jours pourquoi je n'ai

pas eu le droit de mourir avec mes parents », confie la jeune fille.

«Nous avons traversé tellement de choses qu'on restera, on ira jusqu'au bout », souligne cette autre femme réfugiée d'une autre ex-république soviétique. Tout, sauf retourner là d'où l'on vient. Parce qu'on n'abandonne pas son pays, sa langue, sa famille pour recommencer sa vie à zéro avec tout ce que cela suppose d'épreuves lorsqu'on vit paisiblement quelque part.

Il y a aussi le jeune visage d'Elanchelvan Rajendram, arrivé en France le 14 juin 2002 pour demander l'asile, débouté et reconduit au Sri Lanka le 30 août 2005, abattu par des militaires le 28 février 2007. Il avait 30 ans.

L'incroyable courage

La France est la 5^{ème} puissance économique mondiale et nous croisons dans ce film un couple d'arménien qui a passé des nuits froides dans une voiture (ouverte par un compatriote) avec un bébé d'un mois et demi et trois autres enfants. Peut-on tolérer cette réalité là ?

Les *Éclaireurs* montrent le système qui broie des demandeurs d'asile, décrit une législation de plus en plus restrictive qui les condamne à devenir des être traqués, harcelés, moralement anéantis. Le film témoigne aussi du formidable engagement des salariés et des bénévoles qui accompagnent ces demandeurs d'asile au quotidien.

Leur énergie malgré l'épuisement, leurs moments d'abattement aussi.

«Ce qui me fait tenir, c'est l'incroyable courage et la dignité de ces gens », indique Simone Fluhr après la projection du film. Si le gouvernement actuel ne cesse de réduire l'accès au statut de réfugié, si l'immense espoir des personnes se solde la plupart du temps par l'échec, il reste une toute petite parcelle de ciel bleu pour continuer à se battre. Les trop rares moments de délivrance où l'un ou l'autre apprend une décision positive de la CNDA (Cour nationale du droit d'asile), la belle chaîne de solidarité qui se forme autour des demandeurs d'asile lorsqu'ils sont menacés dans leurs droits les plus fondamentaux.

Bien sûr, cette solidarité est une petite goutte d'eau minuscule dans l'océan des indifférences, des discours de peur, des récupérations politiques pitoyables qui décrivent les demandeurs d'asile comme des hordes de misérables traversant nos frontières.

« Quelques dizaines de milliers de réfugiés peuvent-ils menacer un pays de 65 millions d'habitants ? » interrogent les auteurs du film.

Sous nos yeux, à nos portes, dans nos rues

Dans la préface du petit livre *Mon pays n'est pas sûr* qui accompagne la sortie du

film *les Éclaireurs* le philosophe Jean-Luc Nancy constate : « Ce qu'écrit Simone Fluhr est là, se passe sous nos yeux, à nos portes et dans nos rues... » Les demandeurs d'asile sont les éclaireurs d'une société qui tolère l'inhumanité sur son territoire.

Combien de temps resterons-nous aveugles et sourds à cette inhumanité-là ? Quelle sera la prochaine catégorie de laissés-pour-compte que nous abandonnerons dans le silence, sous prétexte qu'on ne peut pas défendre une « humanité sans limites » ?

Frédérique Meichler
in l'Alsace du 15 janvier 2012.

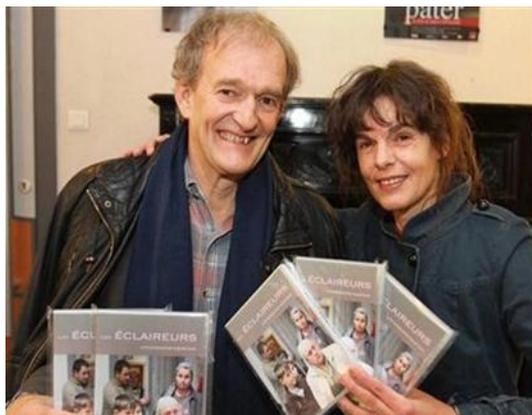


Photo Jean-François Frey

Les Éclaireurs :

Durée : 94 minutes

Image et son : Simone Fluhr - Daniel Coche

Montage : Simone Fluhr - Daniel Coche

Mixage : Marc Rodicq

Production : Dora films SAS

Mon pays n'est pas sûr

Le livre *Mon pays n'est pas sûr* est un recueil de témoignages de demandeurs d'asile, pendant les années 2000-2011.

La sortie de ce livre est synchronisée avec celle du DVD du film *Les éclaireurs*.

Extrait du livre :

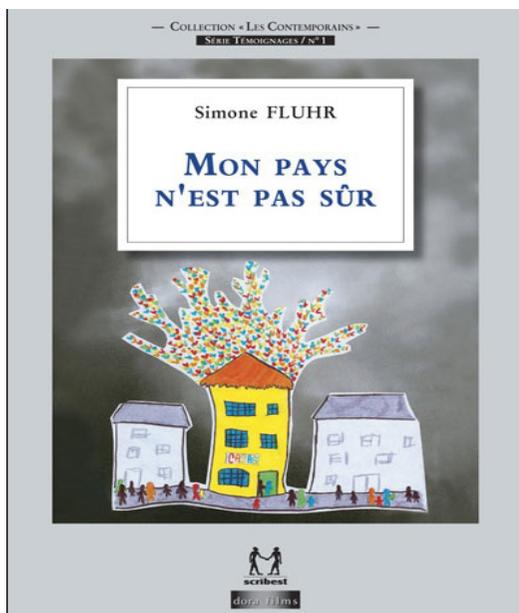
« ... Maintenant, il ne reste plus qu'à attendre trois semaines, jour pour jour, vingt et un jours d'angoisse où ni l'un ni l'autre ne mangent plus, ne dorment plus, perdus comme jamais. La décision arrive : ils ont obtenu le statut de réfugié. Ils ont du mal à y croire. Il leur est difficile d'accepter l'idée que la machine à broyer les sans-papiers n'aura pas réussi à les anéantir totalement. On sent qu'il faudra du temps, beau-

CASAS remercie tous les bénévoles, stagiaires, donateurs, sympathisants et amis, sans qui la lutte pour la protection du droit d'asile ne serait qu'un vain mot.

CASAS remercie tous ses partenaires financiers et parmi eux :

- Le Conseil Général du Bas-Rhin
- La ville de Strasbourg
- les villes Villes d'Illkirch-Graffenstaden, de Schiltigheim, et de Hoenheim
- La caisse d'épargne
- L'Action Chrétienne en Orient
- CARITAS Secours Catholique

coup de temps, pour que la maman arrive à se convaincre puis à convaincre son garçon que plus personne, ni là-bas, ni ici, ne leur fera du mal. »



Mon pays n'est pas sûr, un livre de Simone Fluhr (éditions Scribest, septembre 2011).

CASAS

Collectif d'Accueil pour les
Solliciteurs d'Asile à Strasbourg

13, Quai Saint Nicolas
67000 STRASBOURG

Tel. : 03.88.25.13.03
Fax : 03.88.24.05.83

Courriel : contact@casas.fr

Site : www.casas.fr

